

Antonin Moeri

Encore
chéri !

et autres nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION



OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE

« ENCORE CHÉRI ! »,
TROIS CENT VINGT-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PEINTURE DE COUVERTURE : ÉRIC MOINAT
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-328-4
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

1. JE T'AIME

JAMAIS dit à une femme « Je t'aime ». Pourtant, j'en ai aimé. J'ai écrit quantité de lettres à celle-ci ou à celle-là. L'une d'elles s'appelait Françoise. Plus grande que moi. Nous étions tous les deux élancés, pas trop musclés. Yeux bleus comme les miens, pas tout à fait. Cheveux blonds comme les miens, pas tout à fait. Aucun doute, c'était la plus belle fille de la classe. Elle aimait rire avec les garçons mais détestait toute forme de familiarité. Ainsi le fils du charcutier Morand, qui connaissait de près le corps des filles (c'est du moins ce qu'il prétendait), lui parlait-il, à Françoise, sur un ton grivois qu'elle ne supportait pas. Elle souriait discrètement quand il racontait une histoire pleine de sous-entendus. Je sentais que les gauloiseries du fils Morand indisposaient Françoise. Je préférais me taire dès que des groupes se formaient. Ce silence attirait sur ma personne certains regards.

« Je vois bien qu'elle te plaît, faut pas te gêner, me répétait le fils Morand, c'est une fille comme les autres, elles aiment pas les peureux, faut lui montrer ce que tu sais faire, tu vas à la piscine avec elle, tu montes sur le plongeur de dix mètres et hop ! tu risques rien, tu agites les bras pour rester debout dans l'air. » Je pensais souvent à ce qu'il me disait. Je me demandais pourquoi il m'avait conseillé de monter sur le dix-mètres où j'étais souvent allé mais d'où j'étais toujours descendu par l'escalier. Et puis, qu'avait-il à me parler de ça au printemps, alors que la piscine n'était pas encore ouverte au public ? Je ne lui ai pas demandé pourquoi il m'avait dit ça mais l'idée ne m'a plus quitté. Combien de fois ai-je imaginé le dix-mètres, ses marches grises, ses stations intermédiaires, ses piliers en béton armé, ses barrières qui commencent à rouiller, la petite porte verte, en fer, qui donne sur le dernier étage. Je me suis dit : « Dès qu'il fera plus chaud, j'irai à la piscine, je monterai là-haut et hop ! dans le vide ! »

En attendant, je voulais lui dire, à Françoise, que je l'aimais. Je ne savais comment faire. Il m'arrivait de la suivre, dans les rues, après l'école. Je distinguais au loin sa jupe. Elle en avait une jaune dont je me souviens. Elle marchait, portant une serviette sous le bras. Oui, une serviette. À l'époque, même les filles venaient à l'école avec une serviette en cuir. Entre les immeubles, un soleil blanc légèrement voilé. Une place du Marché immense. Spectacle grandiose, cette jupe jaune au milieu du grand espace, sous un soleil blanc légèrement voilé. Elle portait une veste grise sur laquelle

tombaient ses cheveux. Elle marchait à grands pas sur les pavés de cette place que je revois distinctement. Je me demandais pourquoi Françoise avait la peau bronzée tout au long de l'année. Je savais que son père était banquier. On m'avait raconté qu'en hiver, elle allait skier et qu'en été, elle allait au bord de la mer. Pour cela je l'enviais beaucoup, car mes parents nous emmenaient bien en vacances, mais nous restions sur le territoire national. Les villages dans les Alpes grisonnes, c'est ce que préférait mon père.

J'étais là, au bord de la place du Marché. Françoise ne pouvait pas me voir, d'abord parce qu'elle ne se retournait pas, ensuite parce que je gardais mes distances. Quelle honte si elle avait vu que je la suivais. Qu'aurait-elle imaginé? Je la regardais marcher à grands pas. Puis je ne la voyais plus. Camions en stationnement. Puis je ne voyais que ses cheveux. Puis je la voyais en entier. Dans le ciel, les mouettes se croisaient en poussant un cri saccadé.

Françoise.

J'avance plus lentement, avec mes Clark's et mes jeans, ma veste en velours. Presque tous les garçons portaient des Clark's et des jeans. Les vestes en velours, c'était plus rare : une coquetterie de ma part. Un prof qui me fascinait en portait une. J'avais exigé de ma mère qu'elle m'en achetât une. J'étais un garçon obéissant. J'allais tous les jours à l'école. Avec mes cousins et mes cousines, je savais me tenir. Je piquais parfois des colères. Pourtant je me sentais aimé. Je n'avais pas le sentiment de manquer de quoi que ce fût. Mais là, au bord de la

place du Marché, une autre réalité s'est imposée. Sensation de manque irrémédiable. Il ne s'agissait pas de perte mais d'un vide effrayant, dans lequel j'étais aspiré. Était-ce le fait que Françoise allait skier dans les prestigieuses stations de sports d'hiver et nager dans l'océan Indien qui me mettait dans cet état ? Était-ce la beauté de son visage, de ses cheveux blonds ? Était-ce le soleil blanc légèrement voilé ? Ou bien les mouettes qui se croisaient au-dessus de nos têtes ? Était-ce parce que le père de Françoise gagnait plus d'argent que le mien, que c'était un homme riche qui avait une voiture de riche et qui se tenait à l'abri, derrière sa clôture de riche, qu'il avait une piscine de riche, des pantoufles de riche, qu'il donnait de l'argent pour les bonnes œuvres, que son nom apparaissait dans le journal quand Noël approchait et que les journalistes mentionnaient en lettres grasses la générosité de M. Rumpf ?

Je savais lire comme Françoise savait lire. La maîtresse disait souvent que mes dictées étaient excellentes, que mes compositions étaient originales. Alors qu'à Françoise elle disait : « C'est bien, Françoise, continue. » Ou bien : « Tu progresses, tu pourrais améliorer ton orthographe. » Sur le plan scolaire, on peut dire qu'on était tous traités de la même façon. C'est du moins l'impression que j'avais. Je ne me sentais pas dévalorisé. Au contraire, mes compétences étaient mises en valeur. Alors que là, au bord de la place du marché, je n'étais plus rien. J'aurais pu me jeter sous une voiture, ou plonger dans le lac légèrement agité, là-bas, de l'autre côté de la place. Je fixais les cheveux

de Françoise, sa jupe jaune, son visage hâlé. J'aurais pu hurler : « Françoise, je t'aime ! » C'est resté au fond de la gorge. Mais depuis ce jour, j'ai pris l'habitude de lui écrire.

Des lettres où je donnais libre cours à une exaltation inconnue jusqu'alors. Je lui parlais de son haleine : *Là, je voudrais la sentir contre ma joue, car jeudi passé, tu m'as pris dans les bras, souviens-toi, nous étions avec Ivan et Garance, tu nous as embrassés tous les trois, j'ai failli m'évanouir. Il fera bientôt chaud. Viendras-tu à la piscine avec moi ? Je veux te montrer de quoi je suis capable. Je sauterai du dix-mètres, nous nagerons ensemble, mangerons des glaces sur la pelouse. Étendus l'un à côté de l'autre, le soleil nous brûlera la peau. Belle parmi les belles, tu me donneras tes joues et tes yeux pervenche. Nous dormirons dans le berceau de ton enfance. Ton fruit sera doux à mon palais. Ta main gauche sous ma tête. Ta main droite sur ma hanche. Ta voix, je l'entendrai. De très loin elle viendra, de cette contrée où courent les biches. Une voix d'oiseau quand le printemps est enfin de retour. Oui, cette voix mélodieuse, encore une fois je veux l'entendre. Longtemps je t'ai cherchée sans jamais te trouver. J'ai erré dans la ville, dans les rues, sur les places. Je croyais pouvoir te serrer contre moi et ne plus te perdre, Françoise, je voulais avec toi partir vers le domaine mystérieux où l'on ferait la fête, où les enfants seraient les maîtres, où les filles danseraient, où les ancêtres raconteraient leurs souvenirs. Comme tu es belle, tes cheveux sur l'herbe, cette manière que tu as de parler, quand tes lèvres s'entrouvrent pour me dire « Viens ! » Un seul de tes regards me renverse. C'est le jardin où coule la source, où je bois l'eau vive, succulente. Ouvre-moi ton cœur, je te donne le mien, je me lèverai pour te le donner,*

les mains moites. C'est comme une maladie qui m'étrangle quand j'imagine tes petits seins bruns ou blancs, que sais-je ? Est-ce un mirage ? Au désert on ne sait plus où diriger ses pas. Habillons-nous ! Sortons ! Partons ! Quittons cet endroit ! Allons là-bas où les cigales chantent dans un torrent de lumière !

Aujourd'hui encore, je me demande d'où venaient ces phrases que j'alignais dans la fièvre. Ce sont des dizaines de lettres qui furent écrites dans ce style qu'adoptent les amants ou les fous. Certes, je lisais des livres, parce qu'on m'avait dit qu'un secret s'y trouvait, que sans eux la vie perdait de sa saveur. Mais que lisais-je pour parler ainsi au papier ? Ces phrases ne venaient pas du fond de moi, de mon ventre ou de ma tête. Nous n'allions pas à l'église, dans ma famille, ne pratiquions aucun rite religieux, ne lisions pas les Saintes Écritures, n'allions pas au catéchisme.

Un jour, mon père reçut un appel téléphonique : « Bonjour monsieur ! Je voudrais vous voir ! J'ai à vous parler ! C'est une affaire sérieuse ! » Madame Rumpf fixa un rendez-vous au Café du Commerce. Elle arriva à l'heure. L'entrevue fut brève. Elle sortit de son sac un paquet de lettres.

— Vous trouvez ça normal, qu'un gamin de cet âge écrive des choses pareilles. Il est pas cinglé votre fiston ? Je me demande s'il ne se drogue pas. C'est tout simplement pas possible de se comporter ainsi.

Elle jeta le paquet sur la table.

— Je vous prie de reprendre cette saleté ! Vous lui direz, à votre fils, qu'il cesse de faire l'imbécile.

Sans quoi je serai obligée de... Vous m'avez bien comprise, monsieur, sans quoi je serai obligée d'intervenir ! Et vous savez comment je m'appelle !

— Oui madame, je ferai en sorte..., dit mon père ahuri en prenant les lettres. Mais vous savez, je ne vous garantis rien.

2. LE FIGURANT

UN BEAU MEC, c'est ce que je me suis dit en le voyant pour la première fois. Grand, mince, des yeux bleus, une manière de se mouvoir très classe et, quand il se mettait à parler, on avait envie qu'il ne s'arrête jamais. Oui, je m'en souviens très bien, une voix chaude, finement modulée, comme si les mots résonnaient dans un instrument exotique. Il n'a pas tout de suite remarqué ma présence. Je crois que c'était lors d'un verre-après-spectacle. Je n'en suis pas sûre. J'ai beau me creuser la tête. Rien à faire. Ça reste dans le vague, dans une sorte de brume qu'il m'est impossible de dissiper. Il est peut-être préférable de ne pas dissiper les brumes. Elles aident à se sentir bien, comme dans celles des hammams où j'ai vu des femmes se savonner le dos et les hanches, se frotter les bras et les cuisses, une vieille passer son bras autour d'une jeune, conduisant l'éponge sur une chair ferme après avoir défait les cheveux de la princesse. Ce

que je sais avec certitude, c'est qu'on lui avait confié un rôle de figurant, au grand mec mince à voix envoûtante, un rôle de figurant dans une pièce de Shakespeare montée par un metteur en scène célèbre. Ils étaient cinq ou six garçons, tous plus beaux les uns que les autres, à avoir été engagés pour un spectacle qui se voulait grandiose. Un comédien d'origine russe jouait le rôle principal et on voyait régulièrement, au cours de la soirée, cinq ou six garçons traverser la scène pour déplacer un coffre, tirer un rideau, remplir une bassine d'eau, conduire un cheval, tendre une serviette à une femme entièrement nue. Je me demandais si les cinq ou six figurants avaient été prévus par Shakespeare ou si le metteur en scène avait pris la liberté de les introduire dans le spectacle pour des raisons pratiques. À dire vrai, je ne m'intéressais qu'à l'un des cinq ou six figurants. De vrais figurants qui n'ont strictement rien à dire, absolument rien, ni bonjour, ni au revoir, ni merci, ni voilà. C'est pourquoi on les appelle figurants. Ils entrent sur scène, allument une bougie, sortent un cadavre, roulent un tapis, ramassent un récipient, poussent un paravent ou fixent une porte sur ses gonds. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi c'est celui-ci et pas un de ses copains qui a retenu mon attention.

Je vivais seule à l'époque, dans un petit logement à l'ancienne au milieu de Paris. Je venais de jouer dans la pièce d'un auteur contemporain. Oh, pas le premier rôle, je vous rassure. Le premier rôle, on l'avait confié à une actrice de cinéma qui a tourné dans des films d'avant-garde. Mais j'étais bien payée et je m'entendais à merveille avec la

femme qui mettait en scène, une grande brune à l'accent marseillais qui m'avait remarquée dans le spectacle de fin d'année à l'École supérieure d'art dramatique. Comme j'étais contente d'être engagée, de pouvoir jouer, de gagner des sous ! Ce qui n'était pas le cas des camarades de ma volée. La plupart ont dû changer de métier. Faut croire que j'avais du talent.

Les représentations de la pièce de l'auteur contemporain avaient pris fin quelques semaines plus tôt et celles de la pièce de Shakespeare venaient de commencer. Ah oui, c'était une vraie industrie ! Les spectacles se suivaient à un rythme d'enfer dans ce théâtre. Tout le répertoire y passait : auteurs anglais, sénégalais, argentins, allemands, coréens, algériens, finlandais. Auteurs classiques ou contemporains, créations collectives. J'étais donc sans boulot au moment de faire sa connaissance, je parle du figurant dans la pièce de Shakespeare. Et quand on est sans boulot, on rôde, on va au cinéma, on rencontre des gens, on prend des cours de danse, on cherche, on téléphone, on se lève plus tôt, on prend une douche froide. Je connaissais des intermittents qui travaillaient dans le milieu. On parlait de moi. Je sentais que je pouvais intéresser certains metteurs en scène. Je retrouvais un copain dans les coulisses d'un théâtre subventionné. Il m'emmenait à La Coupole. On finissait chez lui, un appart' à Belleville. On fumait de l'herbe avant de faire l'amour. Il avait besoin de stimulants, toutes sortes de gadgets, des huiles, des pommades, des revues, mais ça durait jamais longtemps ces relations. Faut dire que ce genre de mec s'attache malgré tout et

moi, l'attachement, ça me faisait gerber. J'avais horreur du sentiment. Je voulais pas qu'on me fixe à une barrière. J'ai trop vu ma mère faire son cinéma en présence de mon père qui, lui, était éduqué. Alors ma mère, avec ses grimaces. Vous appelez ça de l'attachement ? Mais avec d'énormes lanières en cuir, avec des câbles de navire. Non non, me lier à l'un de ces comédiens anxieux centrés sur eux-mêmes, plutôt crever ! Je ne sais pas exactement ce que je cherchais. Déjà à l'École d'art dramatique, je ne comprenais pas ce qui se passait en moi. En fin de journée, il m'arrivait de partir en courant, vers d'autres quartiers.

Un soir, je longe un immeuble, sur le trottoir. Voitures stationnées dans la lueur de quelques réverbères. Des silhouettes, des types seuls qui vont je ne sais où. Sur les arbres pendent des feuilles qui tremblent dans la brise. Elles forment des guirlandes découpées dans la soie. Un type appuyé contre une camionnette. Il discute avec un autre à califourchon sur une moto. Une corde en guise de ceinture tient son pantalon de travail. Les deux gars me fixent. On dirait qu'ils attendent d'être heureux, de fumer un cône ou de baiser une femme. Je continue de marcher comme si de rien n'était. Je n'ai pas peur mais... Bruit de la moto tout à coup. L'inconnu roule très lentement. Il me dépasse. Épaules relâchées. Il semble avoir une idée, et cette idée le remplit de joie, dirait-on. Il se retourne. Je ne le vois pas avec précision, mais je vois qu'il rit. Il a l'air idiot. Il actionne la manette sans que la moto n'accélère. Il fait vrombir son moteur. Il veut m'impressionner. Il se retourne plusieurs fois en

montrant une dent cassée. Il crache un jet précis qui va s'écraser sur le bitume. Mal rasé, il pose un curieux regard sur moi. On dirait de la tristesse. Il ne dit rien mais il semble avoir peur de quelque chose. Il éteint le moteur, appuie sa moto contre un mur, vient vers moi, pose son bras sur mon épaule. « Toi faire un peu l'amour. » À genoux dans l'herbe d'une sorte de jardin public, il défait délicatement la corde qui tient son pantalon. Étendu sur moi, il ne bouge pas. Ses lèvres tremblent. Sa chemise a une odeur bizarre, de gasoil je crois. En tout cas, une odeur de garage, cette odeur qui ne vous quitte plus quand vous avez démonté un moteur, remplacé une bielle, une soupape ou une culasse. Cette odeur qui ne vous quitte plus quand vous avez rampé sous un camion ou une Mercedes, dans la sciure qu'on répand là pour récolter l'huile. Près du mien, son visage tout blanc. Pas le moindre râle. Il se redresse en disant : « Merci madame ! » Il m'accorde un petit bec sur la joue. Il retourne vers sa moto. Il rigole. Son rire me fait penser à un halètement. Il siffle entre ses dents un air de samba. Il démarre brusquement. Il rejoint son copain qui doit l'attendre une ou deux rues plus loin.

Quand j'ai rencontré pour la première fois le figurant – je l'appelle « le figurant », car j'ai oublié son nom, je vous assure, je l'ai oublié, j'essaie parfois de m'en souvenir, en vain ; je fais défiler les lettres de l'alphabet, à chaque lettre une série de prénoms, par exemple A : Arthur, Azziz, Axel, Alain, Arsène, Arnaud, Alfred, Aurélien, Ariel, Alban et ainsi de suite avec B, C, D, etc., impossible de le retrouve ; comme si ma mémoire

avait voulu l'effacer —, quand je l'ai rencontré pour la première fois, après le spectacle, il avait l'air différent. Je veux dire, différent de ce qu'il était sur scène. Il semblait encore plus mince mais également un peu moins grand. Visage émacié. Veste en cuir décolorée par endroits. Ses joues avaient conservé des traces de lésions, d'acné juvénile. Me suis dit qu'il avait dû subir un traitement drastique. Mais il ne semblait pas en souffrir, car le reste était parfait. Il parlait beaucoup avec ses copains. Il avait l'air de tout savoir. On aurait dit qu'il connaissait de près la vie de l'acteur d'origine russe qui jouait le premier rôle. Il racontait qu'il avait mangé d'énormes plateaux de fruits mer avec lui en Bretagne, c'est du moins ce que j'ai cru comprendre, car il lui arrivait de me regarder. Un de ces frissons. Moi, ce genre de truc, ça me prend dans les jambes, ça monte jusqu'aux épaules d'un coup violent, c'est comme une bouffée de chicha, sauf qu'après on n'a pas le sentiment de la détente. On est angoissé, on se demande ce qui va se passer. Comment peut-on être aussi beau avec ces marques sur le visage ? Ouais ! Le reste était parfait, je vous dis, ou presque. Les mains, les épaules, un vrai nez comme je les aime. Heureusement, il n'avait pas de marques, son nez. Et de nouveau cet étrange regard qu'il pose sur moi. Ah oui !, j'y suis. J'y vois un peu de tristesse, dans son regard qui me rappelle celui du motard qui m'a fait l'amour à la sauvette dans un jardin public abandonné. Les joues du figurant sont mal rasées, ce qu'on ne remarquait pas sous les sunlights. Bizarre ! Ses poils auraient-ils poussé au cours du spectacle ? L'effet des éclairages peut-être ?

Cette fois, il me regarde vraiment. Est-ce que je lui plais ? J'ai mis un jean moulant et un tee-shirt mauve sous ma veste en cuir, des baskets vertes et une casquette. C'est avec un rictus de tendresse qu'il m'adresse la parole.

— Vous venez voir Sergey ?

— Non, je passais comme ça. J'ai joué dans *Loin de Florange*, vous savez...

— On peut se dire tu.

— Tu sais, la pièce de Le Mauff, on en a parlé dans les journaux, y a pas eu beaucoup de monde, on l'a jouée dans la petite salle.

Il n'a pas l'air de beaucoup s'intéresser à ce que je lui raconte, mais je vois bien que quelque chose l'attire chez moi. J'aurais très envie de quitter l'endroit avec lui, bras dessus bras dessous. Quand il va vers le bar ou ce qui en tient lieu, il marche d'un pas souple. Ses gestes pour prendre les coupes de champagne sont déliés. Il est à l'aise. J'imagine toutes sortes de choses en le voyant revenir avec les coupes. Comment il me prendrait ? Où il me prendrait ? Comment il jetterait ses vêtements sur le sol ? Son corps serait-il chaud ? M'arracherait-il le soutien-gorge ou y glisserait-il ses doigts délicatement ? Je le surveille quand il tend une coupe à une comédienne qui la saisit comme une offrande et en boit le contenu avec gratitude, ses longs cils battant l'air pour chasser une poussière. Une sorte de rêverie me fait craindre le pire. Est-ce sa copine ? Est-ce un dragueur ? Préfère-t-il les garçons ? Serait-ce un type qui s'en tape quatre ou cinq par jour ? Ces questions traversent mon esprit quand je constate que ses bras sont musclés. Je me demande

si la vigueur qui s'en dégage se retrouvera dans son sexe. J'imagine un membre solide, matraqueur, capable des audaces les plus folles. Oh!, comme je voudrais partir avec ce jeune homme tout de suite, tout de suite!

Le petit logement à l'ancienne, c'est une copine qui me l'avait filé. Ce qu'on appelle une garçonnière. Un cousin de ma copine l'utilisait pour ses rendez-vous galants. Au quatrième étage d'un vieil immeuble, rue de Verneuil. Chaque fin de mois, je traversais la cour intérieure pour aller chez un colonel à la retraite. Je lui payais la location du deux-pièces. Le colonel était très poli avec moi. Il me recevait dans un grand salon. Des fauteuils disposés en cercle. Je m'asseyais dans l'un d'eux. Il prenait place dans un autre. On discutait un moment, du temps qu'il faisait, de ma vie, de la sienne qui était passionnante. Je lui tendais l'argent. Il m'accompagnait jusqu'à la porte, au bout d'un corridor aux murs couverts de gravures représentant des militaires. Ce logement à l'ancienne, je l'aimais bien. La première pièce pouvait servir de salon-salle à manger. Il y avait là un petit réchaud à gaz. J'y faisais parfois la cuisine. À côté, une chambre à coucher, avec un immense lit qui occupait presque tout l'espace. Une porte au fond donnait dans un réduit: lavabo et chiottes. J'y avais installé une large cuvette en plastique et acheté un tuyau. Fixé au robinet, il me permettait de prendre des douches. Il n'y avait pas d'eau chaude. Donc je prenais des douches froides. Habitude qui ne m'a plus quittée depuis. C'est dans cette garçonnière que nous faisions l'amour, le figurant et moi. La pre-

mière nuit, après le spectacle grandiose réalisé d'après un texte de Shakespeare, cette première nuit fut étrange. Je m'en souviens avec précision car j'étais fière d'avoir ramené chez moi un si beau garçon.

— Est-ce que tu m'écoutes ?

— Oui, je t'écoute.

— J'aimerais bien savoir à quoi tu penses.

— À quoi je pense ? Mais à rien. Pourquoi ?

— Comme ça, j'aurais juste aimé savoir.

— C'est mieux de rien dire.

— C'est ridicule. On a le droit de savoir ce qui se passe dans la tête de l'autre. Surtout quand c'est la première fois. D'ailleurs, je ne sais plus qui s'est jeté à l'eau le premier, je veux dire, qui a parlé le premier. Je crois que c'est toi.

— Ah non ! C'est toi ! On avait fini la coupe de champagne. Tu m'as regardée. T'es venu vers moi. Tu m'as demandé si je venais pour l'acteur principal, je sais plus comment il s'appelle.

— Sergey.

— Ah oui ! Sergey. Tu m'as demandé si je venais pour Sergey. Tu t'en souviens ?

— Pas vraiment. Mais c'est possible. Je ne peux pas me souvenir de tout ce que je dis. Tu imagines ma vie si je devais me rappeler toutes les paroles que je prononce au cours d'une journée. On deviendrait complètement cinglé.

— D'accord, mais c'est toi qui as commencé à me parler en fixant ma casquette. Et quand on est arrivés ici, tu as aussitôt enlevé ta veste, tu m'as prise dans tes bras. Jusque-là, c'était génial.

— Génial ? Que veux-tu dire ?

— Et ben, que c'était génial.

— Mais tu as dit « jusque-là ».

— Tout à fait, j'ai dit « jusque-là, c'était génial ». Tout s'est passé exactement comme je l'avais désiré. Arrête de me regarder comme ça ! J'ai l'impression d'avoir dit une connerie.

— Qu'est-ce que tu penses de mon corps ? Moi j'adore le tien. Mais le mien, tu l'as bien regardé ? T'as vu mes abdos, mon torse ? Tu trouves pas qu'il est beau, mon torse ?

— Magnifique ! T'as un corps magnifique. C'est le plus beau que j'aie jamais vu.

— C'est à cause de mon corps que tu m'as regardé avec tant d'insistance, hier soir ?

— Oui.

— Parce que tu voulais l'avoir tout à toi ?

— Oui.

— Eh bien sache que, pendant longtemps, j'en ai eu honte. Quand j'étais gamin, j'étais tout maigrichon. J'ai dû faire du sport : natation, course à pied, karaté, tennis. Ce qui m'a obligé à avoir de la discipline. Une discipline de fer, j'exagère pas. J'en ai pas l'air, je crois. À quoi tu penses ?

— À rien. Je t'écoute.

— On dirait que tu penses à autre chose.

— Mais non. Je t'écoute.

— Alors dis-moi, pourquoi m'as-tu cherché hier soir. Il faut bien le reconnaître, c'est toi qui m'as cherché.

— Oui, c'est vrai.

— Mais alors, c'était quoi ton idée ? Tu voulais m'utiliser comme un spray déodorant ?

- Non.
- Est-ce que tu t'intéresses vraiment à moi ?
- Je sais pas.
- Qu'est-ce qui t'attirait chez moi, quand tu m'as vu ?
- Ta beauté. Ta voix.
- Rien que ça ?
- Non, tout le reste. Tes gestes. Ta manière de bouger, de répondre aux gens, de raconter des histoires. J'étais sûre que je serais heureuse avec toi.
- L'as-tu été ?
- C'est pour moi la plus belle nuit d'amour.
- C'est curieux, mais j'avais l'impression que tu jouais la comédie, que tes soupirs étaient forcés, que tu essayais des trucs pour me faire plaisir.
- C'est bizarre ce que tu dis là.
- J'ai connu un tas de femmes. Je sais de quoi je parle. C'est très rare les vrais orgasmes. Je suis expert en la matière. On me la fait pas.
- Mais enfin, je sais ce que je ressens.
- Je veux bien te croire. Tu as donc dit « ma plus belle nuit » ?
- Oui, je l'ai dit.
- Tu peux me le redire, s'il te plaît ?
- Ce fut pour moi la plus belle nuit d'amour.
- Tu as dit « c'est pour moi la plus belle nuit d'amour ».
- Ben oui, c'est la même chose.
- Non, c'est pas la même chose. Ce fut... c'est que c'est fini. C'est... ça peut continuer.
- Oh la la ! mais t'es un vrai rasoir !
- Non, je préfère que tu dises « c'est pour moi... »

— C'est pour moi la plus belle nuit d'amour.

— Cette phrase me fait du bien. Mais je n'arrive pas à y croire. Tu le dis... Je sais pas comment... On dirait que tu le dis pour préserver quelque chose.

Mon deux-pièces à l'ancienne intéressait beaucoup le figurant. Il me répétait souvent qu'il rêvait d'en louer un comme celui-ci. J'avais presque l'impression que mon appart' retenait davantage son attention que ma personne. Pourtant je me fringuais bien. J'avais des débardeurs de toutes les couleurs : groseille, brun, fraise, bleu ciel, orange, des vêtements bon marché, je suis d'accord, mais qui m'allaient super. Quand je mettais un débardeur blanc sans soutien-gorge, il fixait ma poitrine en disant : « T'es vraiment belle ! » Un jour, il a dit qu'il me trouvait un peu maigre, ce qui ne l'a pas empêché de tapoter mes fesses en souriant. Et puis, je sentais que mon appart' l'intéressait énormément. Il y faisait souvent allusion. Il l'aurait meublé différemment. Le réchaud, il l'aurait poussé dans un coin. « Je le cacherais avec des livres, qu'il disait, et la commode à côté, je l'évacuerais pour avoir plus de place. Je demanderais au proprio d'installer l'eau chaude. C'est pas normal, à notre époque, un appartement sans eau chaude. » C'est incroyable. Il se croyait déjà chez lui. Je le laissais causer. Il prenait visiblement du plaisir à planer ainsi, d'une idée à l'autre. On aurait dit qu'il survolait un territoire inconnu. Il revenait si souvent sur le sujet que, le jour où j'ai signé un contrat avec un théâtre de province (dans une ville

située à quatre cents kilomètres de Paris), je lui ai dit : « Je te le prête. » Je lui ai dit qu'il pourrait l'occuper trois mois et qu'après, on verrait, que je n'étais même pas sûre d'y revenir, qu'on ne savait jamais. Dans la ville de province, j'ai loué une chambre chez une veuve qui avait besoin d'argent pour arrondir ses fins de mois. C'est le metteur en scène qui m'avait filé l'adresse. J'adorais les répétitions. Je m'entendais bien avec les comédiens que je ne connaissais pas. Et certains soirs, je sentais de nouveau ces forces en moi qui me poussent à l'errance.

En rentrant « chez moi », je longe une route qui surplombe un parking éclairé. Je vois une femme agressivement maquillée qui emmène un type dans une voiture. Elle enroule rapidement ses collants et le type n'a pas le temps de baisser son pantalon. La voiture se met à bouger. On dirait une barque qui tangue sur une mer que l'orage commence à agiter. Elle lève ses cuisses très haut pour qu'il puisse jouir à fond. Les bras agrippés au dossier, il se retire, se laisse glisser sur le flanc, pousse la portière et sort. S'étant appuyé contre la carrosserie, il se reboutonne. Elle remonte ses collants. Il lui tend trois billets. Si je raconte ça, c'est que ma décision, j'en suis presque sûre, fut prise à ce moment-là. Je lui avais dit, au figurant, qu'il pourrait l'occuper trois mois, mon logement à l'ancienne. Or je savais qu'au bout de deux mois et demi je retournerais à Paris et qu'il n'était pas question de le lui laisser plus longtemps. J'avais développé, entre-temps, un vrai dégoût à son égard. Je détestais les marques sur son visage. C'est

comme si elles l'avaient défiguré, ce monsieur conscient de sa beauté et qui jouait sur les mots, exigeait ceci et cela, parlait des actrices qu'il avait connues, m'offrait parfois un couscous dans un boui-boui algérien. Je ne sais plus exactement à quel moment j'ai nourri ces pensées, mais ce que je sais avec certitude, c'est que, sur la route qui surplombe le parking dans la ville de province, j'ai décidé de me conduire comme une vraie salope. J'avais besoin de ça pour me sentir exister et, deux semaines plus tôt que prévu, je débarque à Paris, rue de Verneuil. J'avais gardé un double de la clé. Sans frapper, j'ouvre brusquement la porte.

— Salut !

— Ah ! c'est toi ? T'aurais pu me prévenir !
Que se passe-t-il ?

— Tu vas faire ta valise. Je réintègre mon logement.

— T'es dingue ou quoi ! T'as un problème ?

Il tremble de haine, le figurant. On dirait qu'il va me frapper. Il court chez le colonel à la retraite pour se plaindre. « Débrouillez-vous avec elle ! » qu'il lui dira, le colonel. J'ai le temps de constater que mon figurant a opéré des changements, qu'il a déplacé le réchaud dans un coin et qu'il l'a caché avec des livres. Quand il revient, la mine défaite, il me pousse violemment contre la paroi. « Tu commences pas ton cirque ! Sinon j'appelle les flics ! Je te donne deux heures pour prendre tes cliques et tes claques. Rends-moi la clé ! »

Quand je reviens, deux heures plus tard, il a déguerpi avec ses affaires. Je repense parfois à ce garçon et me demande pourquoi j'ai agi ainsi. Je ne

trouve pas de réponse. Mais il fallait que je vous raconte cette histoire. Je ne l'ai jamais racontée à personne. Je me sens mieux à présent. Merci de m'avoir écoutée.